

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

[www.serbica.fr](http://www.serbica.fr)

*ROSES, ROSES FANÉES*  
ET AUTRES POÈMES



*ЂУЛИЋИ, ЂУЛИЋИ УВЕОЦИ И ДРУГЕ ПЕСМЕ*  
*ЂУЛИЋИ, ЂУЛИЋИ УВЕОЦИ И ДРУГЕ ПЕСМЕ*

**JOVAN JOVANOVIĆ ZMAJ**

**Traductions de**

**Boris Lazić, Miodrag Ibrovac et Svetislav Petrović,  
Savka Ibrovac, Kolja Mićević**

**Février 2016**

◆ *Poésie* ◆

**ROSES, ROSES FANEES ET AUTRES POEMES**

**- Sommaire -**

**ROSES**

Traductions de Savka Ibrovac

*VII (Nuit claire) ; XXXIII (Doucement ô nuit)*

Traductions de Boris Lazić

*XI (Allons, laisse-moi m'envoler) ; XLI (A quoi bon tous mes poèmes) XLVI (Les cœurs tremblent parfois)*

**ROSES FANEES**

Traductions de Boris Lazić

*I (Plus le temps fuit dans sa course) ; VIII (Le ciel est mort, la terre est morte) ; XII (Il nous semble que le temps) ; XVIII (En feuilletant des livres anciens) ; XXX (Si plein de fiel est le réel) ; XXXVII (Un clair de lune comme ceux d'avant) ; XLIV (Le ciel est mien, il est de brume) ; LXI (Là je mesure l'éternité)*

Traduction de Savka Ibrovac

*IV (J'arpente la pièce, je trébuche)*

Traductions de Kolja Mićević

*XXII (Oh, qu'il fait) ; XLV (Quand je chus)*

**AUTRES POEMES**

Traduction de Miodrag Ibrovac et Svetislav Petrović

*Ode à la poésie*

Traductions de Boris Lazić

*L'amour secret ; S'arrachait ; Deux nuits*

Traduction de Velimir Popović

*Les Trois haïdouks*

**ROSES**

**ЂУЛИЋИ**

1864

Traductions de Savka Ibrovac

**VII**

Nuit claire, et pourtant sans lune :  
Mon aimée a rêvé d'une verte couronne,  
Elle a souri dans son sommeil  
Et son sourire illumina la nuit.

\*

**XXXIII**

Doucement, ô nuit,  
Mon soleil dort ;  
Au-dessus de sa tête  
Une branche de perles ;  
Et sur la branche,  
Comme un murmure –  
De petits rossignols  
Se sont posés là :  
De leur chant ils filent  
Une trame de soie,  
A mon aimée  
Ils ont tissé un voile  
Qui recouvre  
Son visage et son sein –  
Pour que mon soleil  
Ne se réveille pas trop tôt.

\*

Traductions de Boris Lazić

**XI**

« Allons, laisse-moi m'envoler,  
Une langueur m'effleure,  
Je veux revoir, veux survoler  
Ta très rouge fleur.

Pour voir autour de cette fleur  
Le printemps fleurir. »  
C'est ainsi que me murmurait  
Un petit soupir.

Vas, vas, alors, lui disais-je,  
La nuit est libre,  
Je ne pourrai te retenir,  
Tant ton cœur vibre.

Mais cache au moins cette douleur,  
Cache mon désir,  
Qu'elle ne soupçonne à ta pâleur,  
Que tu es soupir.

« Sois sans crainte, elle ne saura  
Que je suis martyr,  
Si soudain me parais de soie –  
Au son d'une lyre,

Je me ferais petit poème,  
Tien, de la sorte...  
Me voilà chant... qui saurait dire  
Que je suis soupir ? »

\*

**XXI**

A quoi bon tous mes poèmes,  
Oui, sont-ils nécessaires,  
Puisqu'autour de moi même  
Les baisers chantent !

Mais si cette infime créature,  
Le baiser, sait chanter,  
Comment ferai-je pour me taire,  
Comment ne pas parler ?

\*

**XLVI**

Les cœurs tremblent parfois  
Au faîte du bonheur,  
Ne demande pourquoi,  
Ils sont qu'orateurs.

S'ils savaient te parler  
En moments comme ceux-là,  
En seraient ébranlés  
Les cieus par leurs voix.

Les anges aspireraient  
Au bonheur des mortels,  
Et ils arracheraient  
Tout amour de notre aile.

Mais ils ne pressentent  
Notre si bel aise.  
Que les cœurs ressentent !  
Que les cœurs se taisent !

**ROSES FANEES**

**ЂУЛИЋИ УВЕОЦИ**

1883

Traductions de Boris Lazić

**I**

Plus le temps fuit dans sa course  
Plus je chéris le temps passé,  
De plus en plus ce sont mes morts  
Qui ne me semblent trépassés.

Plus forte la lueur qui les baigne  
Et les rayons paradisiaques ;  
La pâleur quitte les visages,  
Et leurs traits en vain je traque.

Plus je les scrute du regard  
Et m'imprègne de leur lumière,  
Plus grandement, plus fortement,  
Leurs âmes se lient familières.

A mon regard soudain s'échappent,  
Et distinguer ne le puis faire –  
Quelle était là ma bien-aimée,  
Quelle était là ma propre mère !

Je cherche les traits de mon père –  
Ce sont les siens – mais différents –  
Mélangés aux traits de tous mes  
Camarades et parents.

J'aspire aux traits de mes enfants,  
Dont chacun partit avant l'heure –  
Ils se sont liés – à travers eux  
Me sourit ma petite sœur.

Je m'écrie : père, mère, bien-aimée,  
petite sœur, amis, enfants !  
Et mes larmes de s'assécher  
A la lumière de cette union.

Il n'est que passer par la mort  
Et lors à eux je me lierais.  
Et si là-bas il n'y a rien ?  
Unis même alors on serait.

\*

### VIII

Le ciel est mort, la terre est morte,  
Inertes sont les brumes grises ;  
Les jours sont morts, mortes les nuits,  
Seule une douleur vive se grise.

L'espoir est mort, il sombre, chute  
Dans le giron d'un dieu de mort,  
Tout ce qui le pouvait s'éteint,  
La douleur seule ne puit encor.

La larme s'est à l'œil unie,  
Elle aimerait s'éteindre là.  
Mais d'un œil mort elle s'en retourne,  
Pour retomber sur un cœur las.

Chute la larme depuis les cimes,  
Pour éveiller le cœur défunt,  
C'est là que les chants s'épanouissent,  
Ces fleurs mortes sans nul parfum.

\*

## **XII**

Il nous semble que le temps  
Dure d'une durée éternelle,  
Que ce monde, vide ornement,  
Nul début ni terme recèle.  
Rien qu'éternelle ? Et puis après ?  
Mais quelle est cette vacuité ?  
Lorsqu'un seul soupir secret  
Est capable de l'habiter.

\*

## **XVIII**

En feuilletant des livres anciens,  
Papiers et livres poussiéreux,  
Je trouvai un poème perdu  
Sur lequel nul ne mit les yeux.

Ce poème est un cri du cœur,  
Echo de l'âme aux jours heureux,  
Par lui s'exprime tout mon bonheur,  
De mon amour le chant glorieux.

Le paradis par lui répond  
Aux cris de joie d'une jeune vie,  
Du plus haut des cimes d'antan,  
La cime d'espoir qui me ravit.

Mais à présent qui oserait  
Me souvenir des jours heureux !  
Je n'ose même pas te relire,  
Ô mon poème mélodieux.

Auprès de moi le cierge tremble,  
Comme s'il voulait le lire lui-même,  
Je l'offris alors à sa flamme,  
Le feu brûla ce beau poème.

Le feu brûla ce beau poème,  
Mais demeurent ses blanches lettres,  
Et mon poème indéchiffrable  
Se voit encore depuis les cendres.

Et je relis ma poésie,  
Tous ces parfums d'un cœur très tendre,  
Je lis la fleur de mon bonheur,  
Je la relis – depuis la cendre.

Ho ! Est-ce ainsi que l'amour saint  
Même après la mort perdue !  
Ho ! Est-ce ainsi que la cendre  
Préserve mes sentiments purs !

La cendre est-elle si fidèle,  
Que tout ce charme elle ferait sien ?  
Ô mon poème, ô ma tristesse,  
Ô toi, cendre, toi mon seul bien !

\*

**XXX**

Si plein de fiel est le réel  
Qu'il ébranle ta foi toute ?  
Le rêve aurait une force telle  
Qu'il puisse ouvrir du ciel la voûte ?

Que s'illuminent les voies des lueurs,  
Une file droite d'essaim d'étoiles,  
Pour voir les tiens venir sans peur,  
Ses âmes pures – toutes filiales.

Que paradis et terre s'enlacent,  
Et la chaleur et la froidure ;  
Les bornes elles-mêmes soudain s'effacent  
De la vie et de la mort, dures.

L'éternité tu entends bruire,  
A son soleil ton âme s'élève.  
Le doute est prêt que de s'enfuir –  
Et tu ne sais que tu le rêves.

\*

**XXXVII**

Un clair de lune comme ceux d'avant,  
Tiens, des oiseaux vivent encore ?  
La brise ses ailes déploie,  
Aide au parfum des fleurs d'éclorre.

L'âme de la nuit a fusionné,  
Elle s'est liée à l'âme du jour,  
Pour ce murmure : tu peux pleurer,  
Mais souviens-toi de tes amours !

Ces voix, à qui donc parlent-elles ?  
Ainsi pensé-je à par moi-même ;  
L'âme du jour, l'âme de la nuit  
M'enlacent, disent : que tu es blême !

Et ce que moi je voulais dire  
L'oiseau le chanta d'allégresse :  
Rien de plus doux que le bonheur,  
Rien de plus cher que la tristesse.

\*

#### **XLIV**

Le ciel est mien, il est de brume :  
Le soleil mien, il est couché ;  
Les fleurs sont miennes, nul ne les hume,  
Tant elles se cassent sous le toucher.

Les jardins miens, miens sont les champs –  
Tant les herbes sont pleines de larmes ;  
Miennes les étoiles, car elles se cachent ;  
Et l'heure est mienne, car les gens dorment.

Miens les sentiers – ils sont déserts,  
Puisqu'ils sont miens, je les arpente ;  
Mien est le mont – car à présent  
Nul autre ne me le dispute.

Frémit le mont de tous côtés,  
Pressentiment de fin de monde ?  
Hé, libre à toi de soupirer !  
Me répond l'écho d'une onde.

\*

**LXI**

Là je mesure l'éternité,  
Combien est grande l'infinité.

Qui la mesure par le bonheur  
Jamais n'en saisira l'ampleur.

Celui qui la veut comprendre,  
La douleur se doit d'apprendre.

Si d'elle se meurt un homme heureux,  
De vacuité il reste un peu.

Sa borne se cache à l'attristé –  
Mais la douleur la puit combler.

\*

Traduction de Savka Ibrovac

**IV**

J'arpente la pièce, je trébuche,  
Puis je marche encore, je m'arrête,  
Et retarde le balancier de la pendule ;  
Pauvre insensé, des mots stupides m'échappent :  
Elle ne peut pas mourir !

Je clame vers Dieu : Elle est jeune !  
J'implore la justice : Elle espère !  
Les anges : Vous connaissez son cœur !  
Je crie à la terre : Elle n'est pas pour toi !  
Nul écho ne me répond.  
Je crie à moi-même : Tu ne sais pas la guérir ! ...  
Je marche, je m'arrête, pauvre insensé,  
Et des mots stupides m'échappent encore  
Elle ne peut pas mourir.

Je marche et m'arrête, ma tête se penche  
Sur le berceau où l'enfant dort.  
Elle s'éveille, me regarde muette ;  
Nous fondons en larmes tous les deux ;  
Et, pauvre insensé, à elle aussi,  
Je lui dis des mots, des mots stupides :  
Elle ne peut pas mourir !

\*

Traductions de Kolja Mićević

**XXII**

Oh, qu'il fait gris, sombre,  
comme si le jour ne vint pas ;  
et le ciel est tout trouble  
tel l'œil qui beaucoup pleura.

Et je regarde à travers  
l'obscurité sans alarmes,  
je regarde le ciel triste,  
cet œil trouble de larmes.

Je regarde ce bas endroit,  
ce vide où tout se jette,  
ce soupir énorme, froid,  
cette tristesse muette.

Et alors cela m'est beau,  
et alors cela m'est cher...  
comme si jamais mon œil  
ne vit le grand soleil clair, —

Comme si jamais à ma vie  
le printemps ne fit honneur,  
comme si jamais le soleil  
n'a embrassé mon bonheur.

\*

**XLV**

Quand je chus dans ce monde,  
dans ce monde plein de ténèbres,  
on dit que j'ai beaucoup pleuré,  
— Je ne me souviens, peut-être.

Quand la brume se dissipa  
et l'aurore daigna apparaître  
on dit que j'ai beaucoup chanté,  
— Je ne me souviens, peut-être.

Mais en pressant le front pâle  
comme en rêve me souviens, oui,  
qu'en secret j'ai toujours craint  
cette malédiction d'aujourd'hui.

\* \* \*

## AUTRES POEMES

Traduction de Miodrag Ibrovac et Svetislav Petrović

### ODE A LA POÉSIE ПЕСМА О ПЕСМИ

(Fragments.)

*[Pour consoler les hommes de perte du paradis,  
Dieu leur envoie sa fille préférée – la Poésie.]*

Et sur la terre ce fut  
Comme un nouveau soleil  
Qui éclaira les ténèbres  
Et le désert ...

Voyez la mère penchée sur le berceau  
De son enfant :  
Il dort ; elle le berce  
De sa chanson.

La chanson exhale un parfum  
Plus suave que les fleurs de mai,  
Et ce qu'elle lui souhaite, au petit,  
C'est un peu de paradis.

Voici l'église, maison de Dieu,  
Pleine de fidèles.  
Ils chantent, et le chant monte  
Par-delà les voûtes.  
Ainsi de tous les temples  
Des voix s'élèvent :  
Ce chant rapproche les faibles créatures  
De leur Dieu.

Sur le mort un cantique pleure :  
*Miserere* ;  
Et du tombeau l'espérance surgit  
Et grandit ...

Voici les noces ... encore des chansons.  
Jours délicieux !  
On chante les jeunes mariés ...  
La chanson jonche leur chemin  
De fleurs brillantes de rosée,  
Et les berce de rêves enchantés  
De bonheur.

Voilà le paysan joyeux  
Qui laboure,  
Le berger solitaire qui conduit  
Son troupeau,  
Les moissonneurs courbés  
Sur leur travail :  
La chanson adoucit leurs peines  
Et leur solitude...

A l'ombre du chêne séculaire,  
Le vieux guzlar<sup>1</sup>  
Ressuscite le passé, relève les âmes,  
Trempe les cœurs.  
Si le Serbe vit toujours,  
Malgré toutes les souffrances,  
C'est la chanson qui la soutenu, –  
Qu'elle soit bénie !

---

<sup>1</sup> Joueur de *guzla*, barde national.

Où règnent la tristesse et la douleur,  
    La chanson est un réconfort ;  
Quand on fléchit, quand on chancelle,  
    La chanson soutient ;  
Quand on est joyeux,  
    La chanson retentit ;  
Ce qu'on ne peut dire autrement,  
    La chanson l'exprime ;  
Où il n'y a pas d'autre consolation,  
    La chanson console ;  
Et là où tout est abattu par le doute,  
    La chanson relève.  
La chanson ne connaît pas la haine,  
C'est l'amour qui l'enflamme :  
Elle est la fleur de la foi,  
Elle exhale l'espérance ...

Aimez la chanson ; mais qu'elle ne soit pas  
    Un vain jeu ;  
Elle doit être sacrée  
    Et pure,  
Comme l'étoile qui brille  
    Au firmament ;  
Elle doit jaillir des profondeurs  
    D'un cœur fort ...

Si vous bannissez la vraie chanson,  
    Pure et sainte,  
Adieu bonheur, adieu espoir,  
    Adieu l'univers !

1881

\*

Traductions de Boris Lazić

L'AMOUR SECRET

ТАЈНА ЉУБАВ

La jeune fille a soupiré,  
Je soupirais aussi,  
Nos soupirs, le sien, le mien,  
L'un l'autre poursuit.

Ils volaient par le printemps  
Et par toutes les fleurs,  
Soudain cligna la jacinthe  
Et les prit dans son cœur.

Un rossignol s'enivrait  
D'un calice de jacinthe,  
Douce fut ensuite sa chanson,  
L'aube entendit sa plainte.

La jeune fille l'entendit,  
Je l'entends aussi –  
Que de soupirs, le sien, le mien,  
L'un l'autre poursuit.

Là est le lieu d'élection,  
La source des soupirs,  
D'où s'abreuvent chaque nuit  
Les cœurs près de périr.

Chante à l'aube le rossignol,  
On l'écoute en silence,  
Puis comprend de mieux en mieux  
De la chanson le sens.

Ô hyacinthe, hyacinthe !  
Ô, toi! Aube du jour!  
Ô, le printemps, le printemps !  
Ô, le secret amour!

1859

\*

S'ARRACHAIT

ОТКИДЕ СЕ

Une pensée, telle la foudre,  
Aussi rapide et aussi claire,  
S'arrachait à l'âme fendre,  
De l'âme la secrète aire.

S'élançait-elle vers les hauteurs –  
Se déroband à mon regard,  
Que je ressente la douleur  
Et pleure son souvenir, hagard ?

Reviendras-tu à moi jamais,  
Afin qu'alors mieux je te garde,  
Ô ma pensée... ou mon souhait,  
Ou souvenir... brûlante écharde ?

Et elle, comme de me prédire,  
Par le silence d'une douce nuit :  
« Plus jamais ne vais revenir,  
C'est toi qui vers moi t'enfuis. »

1895.

\*

## DEUX NUITS

Un clair de lune – comme si je le  
Revoyais :  
L'entière et jeune compagnie se  
Réjouissait.

La lune luit du ciel serein –  
Tiens, regarde !  
Nous, sous les saules, sous les parfums –  
On musarde.

On s'enlace, fraternise,  
Fait des vœux !  
on se couronne, au vin s'adonne,  
Oh, mon Dieu !

Chaque étoile en toi se verse  
A minuit ;  
On s'écrie à cette averse :  
C'est la nuit !

\*

Traduction de Velimir Popović

LES TROIS HAÏDOUKS

ТРИ ХАЈДУКА

Au milieu d'une noire nuit  
Férouz pacha de son rêve bondit.  
La bougie tremble, comme lisant  
L'épouvante sur son visage blanc.  
Férouz pacha demande à sa kada<sup>2</sup> :  
"Où sont les clés du cachot ?...  
Trois ans déjà qu'y putréfient –  
De ces haïdouks les os maudits !  
Et je ne suis toujours pas en paix,  
Dans mes rêves ils viennent me menacer !"  
"Non, mon pacha, ne descends pas  
Seul la nuit dans le cachot.  
Demain nous enverrons séide Malik  
Pour enterrer leurs reliques."  
"Ha, ha, petite mère bien-aimée,  
Même vivants je ne les craignais,  
Quand partout la terreur ils semaient,  
Craindrais-je maintenant des chiens crevés !  
Il me faut aller les voir  
Gisant dans ce sombre mouroir,  
Demander pourquoi ils m'appellent,  
Me cherchent et ce qu'ils me veulent."  
Il prit la bougie, la flamme vacilla  
Sur le visage blême du pacha,  
La serrure rouillée grinça haut,  
Il descendit dans le cachot.

---

<sup>2</sup> Femme, épouse ; serbisé du turc : *kadin*.

Dans ce lieu, horreur glaciale,  
Où moisissure les scorpions met à mal,  
Où l'effroi saisit les serpents  
Au souvenir de certains tourments.  
Là sont assis trois squelettes,  
Des trois haïdouks les ossements.  
Sont-ils assis ou seulement  
Le paraissent-ils à pacha ?  
Sur la pierre devant eux, comme  
Sur une table, trois coupes sont posées.

Parle le premier haïdouk :  
"Quand ces ténèbres me recouvrirent  
J'avais une fiancée fidèle qui,  
La pauvre, se retrouva toute seule.  
Pas vraiment... car, l'épée à la main,  
Elle s'écria : où êtes-vous, les loups ?  
Et arriva ainsi devant ton palais,  
Un coup partit de ses tours élevées  
Transperçant le cœur de cette femme.  
Voici la coupe pleine de son sang !  
Le vin est divin et le verre plein,  
Bois à ma santé, pacha Férouzin !"

D'elle-même la main du pacha se leva,  
D'elle-même sa jambe s'avança,  
Il but la coupe, cria d'horreur.  
Le pacha cria, les os ricanèrent...  
De Dieu pardon ils auront !

Parle le deuxième haïdouk :  
"Quand j'échouai dans cette tombe,  
Ma mère te demanda pour combien  
Le captif tu lui vendrais.  
Et tu dis : deux quintaux d'or bien pesés.

Et ma pauvre vieille mère peina  
Sans manger ni boire, jour et nuit,  
Jusqu'à ce que, dans le sang et la sueur,  
Les deux quintaux les eût réunît.  
Quand hier ce trésor elle te remit,  
Toi, pacha, à rire tu te mis :  
Pauvre vieille, ce n'est que pour la nourriture ;  
Ton fiston était un brave qui,  
S'il avait su pierre grignoter,  
Aurait dû bien engraisser.  
Ma mère trépassa sur l'heure.  
Cette coupe est remplie de vin,  
De sang rougie sa sueur !  
Le vin est divin et le verre plein,  
Bois à ma santé, pacha Férouzin !

D'elle-même la main du pacha se leva,  
D'elle-même sa jambe s'avança,  
Il but la coupe, cria d'horreur.  
Le pacha cria, les os ricanèrent...  
De Dieu pardon ils auront !

Parle le troisième haïdouk :  
"Quand sur moi ce noir se fit,  
J'avais un fils dans le maquis,  
Adolescent et maigrelet.  
L'enfant voulut manier mousquet,  
Le mousquet pesant et les bras frêles,  
Le pauvre, il se mit à sangloter  
De ne pouvoir les haïdouks gagner.  
Dans la faim et la soif il pleurait  
De savoir son père pourrir ici.  
Il en pleurait et en mourut.  
Cette coupe est de ses larmes remplie !  
Le vin est divin et le verre plein,  
Bois à ma santé, pacha Férouzin !"

D'elle-même la main du pacha se leva,  
D'elle-même sa jambe s'avança  
Il but la coupe, cria d'horreur,  
Et s'écroula mort aux pieds des haïdouks.  
Le pacha s'écroula, les os ricanèrent...  
De Dieu pardon ils auront !

(1866)

\*\*\*\*\*

#### Informations bibliographiques

Les traductions de Savka Ibrovac, Miodrag Ibrovac et Svetislav Petrović sont extraites de : *Anthologie de la poésie yougoslave des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Librairie Delagrave, 1935 ; celles de Kolja Mićević de : *Saluts slaves, une anthologie poétique*, Éditions « Kolja Mićević », Paris-Belleville, 2002. Les traductions de Boris Lazić et Velimir Popović ont été faites spécialement pour *Serbica*.